

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Édition Quotidienne. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Édition Hebdomadaire. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 4 MAI 1906

Fondé le 1^{er} Septembre 1827

LES CONSOLATEURS.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Les catastrophes se succèdent. D'horribles incidents sont effecés par de plus horribles. En Italie, on donnait encore des représentations au bénéfice de nos mineurs, et déjà le Vesuvius avait Naples sous une funèbre pluie de cendres. A peine s'est-il calmé que voici San Francisco en flammes.

Il semble qu'une dislocation se prépare sous l'écorce terrestre. Les nervés indignés éprouvent par instants un malaise un peu parit, sans doute, à l'air immense dont souffrent les hommes du moyen âge dans leur attente de la fin du monde. Un avertissement paraît venir de tant de tragédies qui, depuis le désastre du mont Pele, n'ont cessé de faire appel à notre sensibilité jusqu'à la guerre terrible et révoltée ferocité du Nord, tremblements de terre, éruptions volcaniques au Sud, et la catastrophe de Formose, et la destruction de San Francisco, et de menaces! Sans parler de la révolution annoncée pour la fin du mois!

L'heure est mauvaise. Le sol ne paraît plus solide sous les pieds, ni la paix du lendemain assurée. On a le cœur aux yeux et l'esprit incertain. Le malheur des autres touche de plus près l'insécurité de défense contre tant d'images terribles accumulées près de soi, à tout, et avec une énergie perilleuse, la forme de l'irritation et celle de la pitié. La pitié rassure un peu les âmes qu'elle émeut. On veut lutter, combattre l'ennemi humain, et aussi avec l'obscur espoir de détourner le sort méchant, on voudrait secourir et consoler toutes les victimes.

Nous l'avons bien vu lorsque les gens de Courrières sont arrivés à Paris. Quelle sympathie j'ai lissée vers eux, comme on les plainait, comme on les aimait! L'argent est venu de toute part avec cet élan généreux qui caractérise la France. Et puis on a voulu les divertir, ces malheureux, échappés à peine de l'affreuse nuit mortelle et qui avaient laissé tout de leurs dans la tombe noire. On les a menés aux courses et dans les théâtres gai. L'intention était des meilleures, mais, s'il est difficile de secourir efficacement, il l'est encore bien plus de consoler. Ont-ils oublié leurs peines devant ces spectacles joyeux, les pauvres mineurs? Je n'oserais l'affirmer.

Les consolateurs ont de fréquents déboires. Cela tient à leur méthode—toujours la même, et qui consiste à jeter dans l'esprit des malheureux des images en contraste absolu avec leur détresse. En outre, le meilleur moyen que nous connaissions pour arracher un être à la douleur, c'est de lui offrir des perspectives qui, si on nous les offrait, nous paraîtraient agréables, ou des distractions qui suffiraient à nous distraire. Dans la naïveté de notre cœur, nous agissons comme ces enfants affectueux qui s'ils voient pleurer leur grand-mère lui apportent leur pantin favori. L'impulsion et le geste sont exquis sans doute, ils émeuvent, mais on peut craindre qu'ils n'aient pas le pouvoir de dissiper tous les chagrins.

En vérité, aucune des façons dont usent les âmes compatissantes ne console personne. Pour réussir une opération si délicate il faudrait d'abord renoncer complètement à sa propre individualité—qui peut faire cela!—et surtout il faudrait aimer la douleur. Or rien n'est plus immoral. La douleur! cette perte de forces! ce dissolvant!... on doit la détruire, la traquer, la détruire? On y tâche... et on ne console pas.

La formule par quoi débute volontiers les consolateurs—comme aussi les donneurs de conseils—c'est: "Si j'étais à votre place...". Ils s'expriment avec plus d'excitation en disant: "Si vous étiez à ma place..." car ils partent de leur propre sensibilité et y reviennent. En édictant leurs merveilleux avis, ils font simplement le tour d'eux-mêmes. Le baume qu'ils propo-

sent conviendrait parfaitement à leur épiderme, mais si bien qu'on l'applique, il ne guérit pas la plaie du voisin, car le voisin ne leur est pas plus semblable qu'une feuille de la forêt ne l'est à toutes les autres feuilles.

Comment procéderaient-ils, ces bons consolateurs?

Energiques, ils prêchent l'énergie à des faibles que l'étalage de leur force débahit d'autant plus par comparaison. Bien portants ou guéris, ils horrifient les malades en leur promettant la santé à laquelle les tissus épuisés ne peuvent pas croire, ou en leur parlant de projets plaisants qui augmentent la fatigue actuelle. Si le patient a perdu quelque'un des vens, ils lui démontrent avec des précautions délicates, et un tact infini, que la plus rude douleur s'apaise sous la lente et souple coulée du temps. Ils l'ont éprouvé eux-mêmes, ils prophétisent la résignation, le regret adouci, toutes ces formes décentes et poétiques de l'oubli. Et en lui-même le malheureux se révolte, car ceux qui souffrent vraiment ont besoin de croire à l'éternité de leur souffrance.

S'il agit les gens qu'une mauvaise administration du matériel conduit à la misère, ils interviennent utilement, les généreux consolateurs. Ils secourent, et en secourant ils s'informent, suggèrent des méthodes rationnelles pour "sortir de là", infligent des réprimandes logiques, imposent et suppléent leurs obligations dont le décorde est le rythme normal et l'illuminisme la loi.

Ont-ils à aider quelqu'un dans une aventure sentimentale, les consolateurs sages prouveront bien vite que telle jalousie est injustifiée, et si fortement le prouvent-ils que, les voyant expliquer et nier avec tant de verve, le plus sûr est de persuader d'être bien plus trahi qu'il ne savait. Ou, s'il faut admettre le bien fondé de la jalousie, le consolateur montre avec évidence à quel point l'objet de tant de tourments était indigne de les faire naître. Et comme cela console peu d'être assuré que le consolateur méprise la créature qu'on aime, soi-même!

Si le patient souffre d'amer, qu'il offre au consolateur? Le patient espère? Alors, quels terribles révéils après le jeu endormi! Le patient oublie? L'amoureux jette-t-il sous la table et il n'aura pas tort. de plus, il appellera le consolateur imbécile, et il aura bien raison.

Les médecins font leur devoir en geignant—quand ils peuvent—les neurasthéniques et les monomanes, mais quelles tortures ils leur imposent d'abord! C'est pour leur bien, cela assure l'avenir, comme le fouet qu'on administre aux enfants difficiles. Sans doute. Mais on ne peut pas dire que ce soit consolant!

On ne console pas un homme ruiné en lui montrant tous les avantages moraux que lui laisse encore la fortune adverse. On ne console pas un ambitieux qui a raté une place, un fauteur, une décoration ou un succès en l'assurant d'une réussite prochaine, car s'il souffre vraiment de sa déconvenue il ne croit plus à la réussite, il ne veut pas y croire afin de souffrir davantage.

Quand une mère est à demi folle d'avoir perdu son enfant, les consolateurs ne manquent pas de lui parler abondamment des petits qui lui restent. Faut-il se manifester s'il en fut, et tellement cruelle! Vous êtes dans la vérité, raisonnables consolateurs: elle doit, cette malheureuse, concentrer tout l'effort de sa tendresse sur les enfants qui vivent, ne pas se laisser tuer par la mort. Elle le sait mieux que vous, mais son cœur arraché n'appartient qu'à son disparu; en la rap-

voilà le point. Vous n'êtes pas en détresse, vous qui cherchez à soulager une détresse en lui apportant une argumentation optimiste! Vous semez l'espoir à pleines mains devant qui désespère, vous qui espérez! Vous garantissez la guérison, vous, le bien portant! Vous ne leur dites, à ces misérables, que des choses qui s'adaptent à votre état, non au leur. Vos intentions ont de la douceur, vous êtes bons, ils ne sont point trop aggrés, vos patients vous sauront gré de votre effort, ils vous estimeront davantage, ils vous aimeront mieux, et c'est bien cela que vous leur voulez surtout à obtenir, n'est-ce pas, subtils consolateurs?—mais ils ne seront pas consolés. Et, d'un geste brusque, ils vous renverront votre pantin pour que vous jouiez avec... Vous qui pouvez jouer!

La seule façon de consoler, c'est d'entrer dans les raisons du malheureux. J'ai dit que cela était démoralisant et j'y insiste. Tous les gens préoccupés d'hygiène physique ou morale—l'hygiène en somme, car les deux n'en font qu'une—vous diront que la douleur est le plus actif des toxiques. Souffrir beaucoup, et surtout souffrir longtemps, c'est s'empoisonner. Personne n'a le droit de s'empoisonner. La puissante, l'indifférente vie commande les cicatrifications rapides, et qu'on élimine au plus vite ses virus. Elle ne veut pas qu'on se laisse détruire par une réaction contre la misère matérielle, la maladie, le découragement, toutes les formes brutales ou insidieuses de la destruction. Et plus que tout, cette vie impérieuse, et les hygiénistes, ses chargés d'affaires, interdisent la souffrance morale, sur laquelle il paraît que les gens normaux ont une prise plus directe que sur le cancer par exemple. Il ne faut pas souffrir. Il faut défendre aux autres de souffrir et leur montrer, sans perdre le temps, quels chemins conduisent à l'apaisement. Ainsi font les consolateurs, et en somme ils accomplissent une tâche utile en dégoûtant les malheureux de chercher en autrui leur reconfort. Ce sont de braves gens, ces consolateurs qui ne consolent pas!

Pourtant, qui n'a souhaité dans l'âge de la souffrance, rencontrer celui ou celle qui, sans faire mal, saurait toucher aux blessures profondes, qui donnerait du rafraîchissement à la fièvre et du calme?

Consoler, ce n'est pas effacer la peine, mais la rendre harmonieuse. L'entourer de paix, la débarrasser des visions disparates qui la blessent et l'exaspèrent; c'est lui faire le territoire libre, à cette reine!

Le vrai consolateur répondrait: "Vous avez raison" à chaque parole éperdue et folle, approuverait chaque cri furieux et injuste. Il ferait sienne cette douleur étalée ou secrète: il s'y insinuerait par un consentement sans trêve. Loin de la vouloir détruire, il soutiendrait qu'elle durât, s'approfondît, qu'elle occupât toute l'âme comme font la prison, l'orgueil et la joie. Celui-là saurait consoler! Il n'insulterait pas le vaincu qui seigne en lui montrant des spectacles joyeux, en l'incitant à des projets actifs. Au contraire il le saturerait de sa propre désespérance jusqu'à la lui faire épuiser. Il ne lui dirait jamais qu'on oublie, mais bien, qu'on ne doit pas oublier, et que la douleur continue est le plus bel effort du cœur. Par une acceptation constante, il s'associerait à tout, aux mauvaises façons de mener l'existence qui ont produit les désastres, à la débilité du vouloir qui a fait manquer les occasions. Il reconnaîtrait à son malheureux le droit de faire ces dettes au bout desquelles il y a le suicide, d'aimer cette créature indigne. Aux ratés, il dirait de leurs rivaux heureux tout le mal qu'ils se croyaient seuls à en penser. A tous il monterait dans ses yeux fraternels l'image de leur détresse. Il ne jugerait pas, ne tenterait de rien améliorer dans les circonstances matérielles de ces pauvres gens, mais il leur donnerait la certitude d'être compris: seul bienfait efficace dans cette solitude intérieure créée par le désespoir. Être compris, être approuvé, l'homme que le sort frappe a surtout be-

soin de cela. Lorsqu'on lui parle de joies futures il sent plus à plainement cette solitude où l'enferme sa souffrance, il devine que si le consolateur prononce des mots d'espoir c'est qu'il ne mesure pas son mal et qu'il n'en partage rien avec lui.

Pénétrer dans l'obscur douleur des êtres, y marcher avec eux infatigablement, les y tuer plus avant, toujours plus avant, jusqu'au point où le trop souffrir fait dans le cœur un vaste silence... étrange manière de consoler! Oui, bien étrange. C'est la meilleure pourtant: le pire de l'angoisse humaine n'est-ce pas la solitude?

Mais ce chemin de convolation ne convient pas aux personnes robustes, saines, normales et seigneuriales, si ce n'était pas tellement inutile, car il n'y a pas grand danger d'y voir se précipiter la foule des consolateurs. Sans qu'on les encourage, ces gens parfaits continueront à offrir tendrement leur pantin à la grand-mère en larmes, et à mener aux courses et dans les théâtres gai les demi-morts qui ont laissé au fond de la mine le meilleur de leur âme.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Nouvelle rupture des relations diplomatiques entre la Colombie et le Venezuela.

Washington, 3 mai.—A la suite du refus du vice-président Gomez, du Venezuela, de recevoir le Dr Herrera, ministre plénipotentiaire colombien, envoyé à Caracas par son gouvernement pour effectuer le règlement des questions en litige entre les deux républiques, la situation est des plus tendues entre les gouvernements de Caracas et de Bogota.

Dans les cercles diplomatiques sud-américains, on discute les possibilités d'une guerre entre les deux pays et l'on estime que l'insulte infligée à la Colombie par le gouvernement de Castro est de celles qui ne peuvent être réglées que par les armes.

C'est la seconde fois que le gouvernement de Castro refuse de recevoir un plénipotentiaire colombien, fait qui augmente encore la gravité de son action.

Il y a exactement un an, M. Lucas Caballero s'était rendu de Bogota à Caracas envoyé en mission diplomatique par son gouvernement.

Après de nombreux délais le gouvernement vénézuélien refusa de le recevoir officiellement.

Pour expliquer son étrange conduite le président Castro prétendit qu'elle durât, s'approfondît, qu'elle occupât toute l'âme comme font la prison, l'orgueil et la joie. Celui-là saurait consoler!

Cette excuse ne fut pas prise en considération par la Colombie, mais néanmoins au mois de décembre dernier les relations diplomatiques furent renouées entre les deux pays après un règlement des questions de frontière et de navigation sur les cours d'eau communs aux deux pays. C'est sur ces entrefaites que M. Herrera fut envoyé à Caracas pour y ratifier le traité.

Les dépêches envoyées ces jours derniers par M. Russell, ministre des Etats-Unis au Venezuela, annoncent que le vice-président Gomez a derechef refusé de recevoir officiellement le Dr Herrera, et a déclaré qu'il lui serait impossible de le faire tant que le traité n'aurait pas été ratifié.

M. Mandoza, le ministre de Colombie est actuellement en séjour à New York, et la légation colombienne de Washington n'a encore reçu aucun avis concernant la brusque rupture des relations qui sembleraient si cordialement rétablies entre la Colombie et le Venezuela.

C'est grâce aux bons offices de M. Russell, ministre américain à Caracas, que les difficultés avaient été applanies et les relations diplomatiques renouées entre les deux pays; et dans les milieux of-

La situation à Paris.

Paris, 3 mai.—La grève générale diminue de jour en jour quoique cependant un certain nombre de corps de métiers refusent de reprendre le travail aux anciennes conditions.

Un escadron de dragons est en faction dans la caserne du Prince Eugène sur la Place de la République, prêt à répondre à l'appel de la police en cas de besoin. Les agents sont encore massés en force considérable dans le voisinage de la Bourse du Travail et quelques arrestations ont encore été opérées dans la journée, mais il n'y a pas eu de désordres.

La Place de la République qui mardi dernier servait de lieu de rassemblement aux révolutionnaires est aujourd'hui transformée en marché aux fleurs, marché qui s'y tient régulièrement le jeudi.

La Place est couverte de violettes, de géraniums et autres fleurs printanières et le nombre des acheteurs et des marchandes dépasse de beaucoup celui des grévistes, qui sont encore réunis par petits groupes.

Un représentant de la Presse Associée a visité aujourd'hui le Quartier général de la Confédération du Travail, qui était presque déserté par l'élément ouvrier. Le correspondant s'est entretenu pendant quelques instants avec M. de la Salle, le secrétaire par intérim, qui lui a tenu les propos suivants au sujet du mouvement ouvrier: "Les mouvements ouvriers fran-

çais sont entièrement différents de ceux qui se passent aux Etats-Unis. Vos unions sont complètes, centralisées et organisées, tandis que chez nous ces mouvements dépendent presque entièrement des individus.

Ce matin, toute notre correspondance et nos dépêches ont été arrêtées par ordre du gouvernement. Il m'est de ce fait impossible de vous dire combien de corps de métiers continuent encore la grève.

Je sais seulement que 120 délégués représentant divers syndicats se sont réunis hier soir en meeting secret et ont adopté un manifeste qui paraîtra demain matin dans le "Voix du Peuple", manifeste dénonçant les arrestations et les efforts du gouvernement pour supprimer le mouvement ouvrier.

Le centre de Paris à complètement repris sa physionomie habituelle quoique quelques détachements de troupes continuent encore à occuper les positions stratégiques. La Terrasse de la Bourse est occupée par un détachement de soldats et des plantons gardent encore les divers bâtiments publics.

Des détachements de gardes républicains sont dissimulés dans les faubourgs.

Les quelques désordres de peu d'importance survenus hier et aujourd'hui ont entièrement confiné les ouvriers.

Le nouveau cabinet russe.

St-Petersbourg, 3 mai.—On prévoit maintenant l'organisation immédiate du nouveau cabinet. Il est donné à entendre que tous les ministres ont présenté leur démission à l'Empereur.

M. Goremyko comme premier ministre, la liste comprend M. Stolypin, le gouverneur de Saratoff, comme ministre de l'intérieur; M. Kokouloff, ministre des finances; le Prince Galitzin, professeur de physique à l'Académie des Sciences, ministre des voies et communications; M. Von Kaufman, un membre du conseil de l'empire, ministre de l'éducation; le prince Sherinsky Shikmatoff, procureur de Saint Synode et M. St. Chegliveroff, ministre de la justice—tous des bureaucrates.

La politique future du gouvernement est soigneusement gardée que les journaux ne savent plus quel effet aura la déchéance du comte Witte.

La majorité des feuilles attribue la chute du cabinet à l'impression désagréable produite par la rédaction de lois fondamentales et le rappel de celles-ci qu'elle entraîne est considéré un bon signe.

Le "Strana" (Pays) dit: "La retraite de Witte, avec qui le Parlement ne pouvait rien accomplir, pourra amener le rapprochement des représentants du peuple."

Le "Novoye Vremya" croit que l'empereur n'a pas l'intention de se passer entièrement des services de Witte et il est d'avis que ce dernier prendra les rênes du conseil de l'empire et mettra obstacle à l'action radicale de la chambre basse.

La "Nasha Shisa" (Notre Temps) croit qu'il est prématuré de s'imaginer que le départ de Witte est une déclaration de guerre contre le parlement. Il dit: "Le gouvernement, jamais hardi, use toujours de délais. Avec des paroles mielées il pa-

rait disposé à renvoyer autrui que possible une déclaration d'hostilités ouvertes."

Le "Slovo" considère la chute du ministère Witte comme une conséquence naturelle des propositions unanimes de la presse contre la rédaction des lois fondamentales.

La flotte de l'Atlantique.

New York, 3 mai.—La première division de la flotte de l'Atlantique, commandée par le contre-amiral Evans, était, d'après un message de télégraphie sans fil à 75 milles au sud de Sandy Hook à 4 heures ce matin, se rendant à Tompkinsville, S. I.

La division comprend le vaisseau-amiral "Main", le "Missouri", le "Kearsage" et le "Kentucky".

Les compagnies d'assurances.

New York, 3 mai.—Les représentants américains et étrangers des compagnies d'assurances intéressées dans l'incendie de San Francisco se sont réunis hier à New York pour discuter les mesures à prendre pour le règlement des pertes.

Il est à peu près certain que les dites compagnies se refuseront à payer les pertes occasionnées par le tremblement de terre et ne couvriront les pertes que sur les immeubles où il sera prouvé que seul le feu a causé les dégâts.

Régiment chinois.

New York, 3 mai.—Le "Sun" publie la nouvelle suivante de Shanghai:

Le régiment chinois à Wei-Hai-Wei, qui fut requis par le gouvernement anglais et qui avait pour officiers des Anglais, a été licencié et son commandant, le major Bower, est parti pour l'Angleterre le 28 avril.

La Grande Bretagne n'a pas de garnison à l'endroit maintenant et le bruit court qu'elle rendra le port à la Chine.

Par accord avec la Chine le 2 avril 1898, l'Angleterre devait occuper Wei-Hai-Wei tant que la Russie occuperait Port Arthur.

Le régiment chinois a fait un bon service pendant la rébellion Boxer.

Incendie à l'hôpital du Presidio.

San Francisco, 3 mai.—Un feu qui a menacé de destruction l'hôpital général du Presidio, dans lequel plus de 700 malades sont en traitement, a pris ce matin à 4 h 15 dans la buanderie de l'hôpital. Une alarme générale fut immédiatement sonnée et peu après le corps des pompiers au grand complet, aidé d'un détachement de soldats, combattait énergiquement l'incendie.

La buanderie et son contenu ont été complètement détruits, mais le feu put être confiné à ce bâtiment et n'a pas atteint l'hôpital, situé à quelques yards seulement.

La quarantaine à Cuba.

New York, 3 mai.—On mande de la Havane au "Herald":

Le Bureau de Santé a recommandé qu'une quarantaine soit établie à Cuba contre tous les ports des Etats-Unis bordant le golfe du Mexique, à l'exception de Key West, Tampa et Pensacola sous prétexte que ces ports n'ont pas accepté les règlements du Service des Hôpitaux de Marine des Etats-Unis.

Il est probable que la quarantaine prendra effet à partir du 10 mai.

Acquiescent un **\$259** BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE **GRVINCALLES** LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS Mensuels Enpaiement de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt; ou bien en paiement par semaines si vous le préférez.

Dépêche de félicitations.

Athènes, 3 mai.—Le président Roosevelt a adressé la dépêche suivante à James E. Sullivan, directeur de l'équipe Américaine aux jeux Olympiques:

"Sincères félicitations à vous et aux concurrents Américains. Tout va bien pour l'Oncle Sam. THÉODORE ROOSEVELT."